



Animalia. Bestiaire de la Collection Al Thani

1^{er} juillet 2026 – 10 janvier 2027

Collection Al Thani à l'Hôtel de la Marine, Paris

L'exposition est organisée par la Fondation de la Collection Al Thani en collaboration avec le Centre des monuments nationaux.

La Collection Al Thani à l'Hôtel de la Marine propose une exposition qui examine comment, à différentes époques et dans diverses régions du monde, les cultures ont été fascinées par le règne animal et s'en sont inspirées. À travers plus de 120 œuvres issues de la Collection Al Thani, dont un grand nombre est dévoilé à Paris pour la première fois, l'exposition explore les représentations de créatures réelles et imaginaires issues de civilisations réparties aux quatre coins du globe du troisième millénaire avant notre ère jusqu'au début du XX^e siècle.

Les premières manifestations artistiques qui nous soient parvenues se sont inspirées du règne animal. La figure animale est présente dans toutes les premières créations artistiques connues, comme l'attestent les célèbres peintures rupestres du Paléolithique ancien et moyen, en Europe occidentale et en Asie. Les animaux sont les symboles privilégiés de l'expression du pouvoir politique et des croyances religieuses. Au fil des siècles, ils sont domestiqués pour subvenir aux besoins des hommes, puis choyés comme animaux de compagnie. Cette proximité va susciter l'intérêt scientifique de l'homme pour les différentes espèces, cherchant ainsi à les étudier et à les catégoriser.

Déployée dans les quatre salles de la Collection Al Thani à l'Hôtel de la Marine, l'exposition propose une lecture transversale fondée sur le dialogue d'objets issus de contextes distincts. Majoritairement commandées par des élites royales ou aristocratiques, ces œuvres se distinguent par la qualité de leur exécution et l'emploi de matériaux venus de loin. L'exposition met en regard des objets relevant d'un même thème, afin de souligner les nombreuses associations et croyances liées aux animaux, répandues dans l'histoire et le monde.

Les sept chefs-d'œuvre présentés, dans la **première salle** offrent des visions très variées du règne animal. Parmi celles-ci figurent une pièce d'échecs d'époque fatimide sculptée dans un seul bloc de cristal de roche (vers 975–1050), montrant un souverain monté sur un éléphant ; une sculpture timouride en forme de tête de bélier en jade néphrite (vers 1424–1425) ; ainsi qu'un pendentif moghol en or (vers 1700), représentant un oiseau et serti de diamants, de rubis et d'émeraudes.

La seconde salle est consacrée au cheval. Domesticqué par l'homme vers l'an 2000 av. J.-C., le cheval figure depuis parmi les emblèmes de pouvoir et de prestige les plus admirés - que ce soit en Asie et dans certaines régions d'Afrique, ou en Europe et en Amérique où il est introduit par les Espagnols. Sa taille impressionnante et sa grâce naturelle lui permette de s'imposer comme figure de majesté, notamment dans le portrait équestre – image publique par excellence des souverains pendant des millénaires. Les chevaux sont également prisés depuis toujours pour leur vitesse. Dans ce contexte, l'élevage de chevaux de qualité devient essentiel : les comptes des palais néo-assyriens attestent ainsi de paiements pour des pur-sang importés de Nubie (actuel Soudan). Cette valorisation des performances équinnes trouve un écho dans une statuette contemporaine grecque de jument présentée dans l'exposition (vers 750–730 av. J.-C.), sans doute offerte aux dieux avant une course ou en remerciement d'une victoire. La chasse à cheval, autre privilège apprécié des empereurs et des rois, permet de poursuivre le gibier de grande taille ou véloce, tels l'ibex, comme sur le plat en argent et en or où figure l'empereur sassanide Shapur II (vers 309–379). Le recours aux chars et à la cavalerie en temps de guerre revêt par ailleurs une importance majeure, de l'ancien Proche-Orient à l'Inde moghole, puis à la Prusse de Frédéric le Grand au XVIII^e siècle.

La salle 3 examine les relations entre pouvoir et monde animal, révélant comment les élites se sont servies des animaux et de leurs représentations pour exprimer, à travers le temps et les territoires, leur autorité, leur prestige et leurs systèmes de croyances. Les animaux sont montrés à la fois comme des créatures utiles et comme des objets de vénération. En Égypte ancienne, le chat, domestiqué dès le deuxième millénaire avant J.-C. pour son efficacité dans la lutte contre les serpents et les rongeurs, a progressivement acquis une dimension religieuse et protectrice. L'exposition l'illustre à travers une statuette en bronze et en or représentant un chat datant de la Basse Époque (vers 600–400 av. J.-C.).

Les félins apparaissent plus largement comme des marqueurs de souveraineté : un bol à libations en argent commandé pour Nabuchodonosor II (605–562 av. J.-C.) est ainsi orné d'un lion, motif emblématique du pouvoir impérial babylonien. Ce symbolisme se retrouve dans d'autres contextes culturels, notamment dans un ornement nasal mochica (100–400 apr. J.-C.), en or, coquillage et pierre, évoquant le jaguarundi, ou dans une impressionnante boucle de ceinture en forme de tigre (475–221 av. J.-C.), révélatrice de l'importance des échanges artistiques entre les mondes sarmates, scythes et chinois à l'époque des Royaumes combattants. Les réseaux d'échanges sont également évoqués à travers une sculpture représentant un chameau de Bactriane, contemporaine de la domestication de cet animal de bât prisé pour le transport des épices et de la soie. La circulation d'animaux exotiques vers le monde romain est illustrée par une sculpture en marbre noir représentant un rhinocéros indien (I^{er}–II^e siècle apr. J.-C.), destiné

aux divertissements macabres organisés dans les amphithéâtres à la gloire des empereurs. Dans la miniature moghole (vers 1600–1605), le prince Salim, futur Jahangir, affirme sa puissance en maîtrisant un éléphant échappé de son entrave. Cet animal craint pour ses charges impulsives, est par extension considéré comme un emblème du pouvoir dans les cultures asiatiques et africaines.

Des traditions mythologiques locales sont également convoquées, comme pour la sculpture de cerf attribuée à l'artiste japonais Morikawa Toen (1820-1894), datant de l'époque Meiji (vers 1850-1890), certainement une référence au mythe du dieu Takemikazuchi vénéré dans le sanctuaire Kasuga à Nara, dont on dit qu'il parvint au mont Mikasa monté sur un cerf blanc ; une sculpture monumentale sénoufo en bois (vers 1900) figurant un oiseau mythologique associé à des rituels initiatiques.

Cette salle met également en lumière la compréhension scientifique du monde naturel à travers deux grandes figures de l'histoire des sciences naturelles. Cassiano dal Pozzo (1588-1657), était érudit et mécène italien, menait d'importantes recherches ornithologiques. Il a alors constitué une importante collection de dessins d'oiseaux de diverses espèces ; tel que celle d'un cacatoès à huppe citron dessiné par Vincenzo Leonardi (vers 1590 - vers 1646). Il représente un oiseau exotique rapporté d'Indonésie, probablement par les voies diplomatiques portugaises, pour l'une des célèbres volières de Rome. Le comte de Buffon (1707-1788) était un naturaliste français de renom, pionnier dans la collecte de spécimens d'animaux sauvages destinés à l'observation dans le Jardin du roi (ancêtre du Muséum national d'histoire naturelle). En 1749, il publia le premier volume de l'*Histoire naturelle*, qui contribua à la reconnaissance croissante du processus d'évolution rendu célèbre par la suite par Charles Darwin. Cette somme encyclopédique illustrée de gravures de Jacques de Sève comprenait des animaux et des oiseaux originaires d'Europe mais aussi d'Asie (singe talapoin) et d'Amérique du Sud (capybara).

La **salle 4** explore les interactions entre le monde animal et le domaine du sacré à travers une multiplicité de créations : sculptures de dieux sous leur forme animale, représentations associant divers animaux, ou encore figures mi-animales mi-humaines.

Dans l'Égypte ancienne, les divinités sont fréquemment représentées sous une forme animale, traduisant la complexité de leurs identités. Elle est illustrée par deux œuvres, dont une statuette finement sculptée en obsidienne représentant Thot sous la forme d'un babouin (Basse Époque, vers 600–400 av. J.-C.), qui incarne la sagesse et le savoir, ainsi qu'une sculpture en feldspath figurant une divinité crocodile à tête de faucon illustre le syncrétisme religieux des époques ptolémaïque et romaine vers 300 av. J.-C. – vers 200 apr. J.-C.

D'une culture à l'autre, les animaux agissent comme des médiateurs entre l'homme et le sacré. Un pendentif anthropomorphe en or produit en Amérique du Sud (vers 1–500 apr. J.-C.) intègre ainsi des caractéristiques du jaguar, figure puissante et sacrée des cosmologies précolombiennes. De même, un ornement frontal de coiffe en forme d'oiseau, réalisé vers 1840 par les Tlingit du sud-est de l'Alaska en bois, coquille d'ormeau et pigments, évoque l'animal comme intermédiaire entre les mondes.

Dans les traditions mythologiques de différentes cultures, les figures hybrides expriment la tension entre humanité et animalité, telle que la figure du centaure sur une plaque persane safavide figurant le Sagittaire (vers 1550–1650) ou dans une paire de bronzes de la Renaissance contemporains, attribués au sculpteur italien Francesco Fanelli, illustrant l'épisode gréco-romain de Nessus enlevant Déjanire.

L'exposition s'achève sur les créatures fantastiques, à travers notamment un dessin safavide du XVI^e siècle représentant deux dragons de style chinois engagés dans un combat, témoignant de la permanence des formes hybrides et de la capacité des cultures à interroger, par l'imaginaire, les limites du monde.

CONTACTS PRESSE

CLAUDINE COLIN COMMUNICATION – FINN PARTNERS

Tahani Marie Samiri

tahani.samiri@finnpartners.com

Christelle Maureau

christelle.maureau@finnpartners.com

Thomas Lozinski

thomas.lozinski@finnpartners.com